

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot

à l'hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse**SOMMAIRE**

Un candidat à l'Académie française : ERNEST DAUDET.
La Vie de Paris : Les fleurs en exil : CH. DAUZATS.
Les fêtes de Jeanne d'Arc : ANDRÉ NÈDE, François Ferrari.
A Longchamp : REGINA.
Le docteur Ernest Besnier : HORACE BIANCHON.
La vie mondaine à Saint-Petersbourg : RENÉ MARCHAND.
La crise postale : Le sabotage continue.
Notes d'un Parisien : D.
Dessin : L'Internationale : FORAIN.
L'affaire Steinheil : Révélation ou plaisanterie : GEORGES GRISON.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
La propriété littéraire et artistique : Le vote de la Douma. — La propriété sans limite.
La Vie littéraire : MARCEL BALLOT.

UN CANDIDAT**L'Académie française**

Doyen de l'épiscopat de France, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, est candidat à l'Académie française. Il s'est présenté au fauteuil de feu le cardinal Mathieu, à la vacance duquel il va être pourvu sous peu de jours. A l'appui de sa candidature, il vient de publier sous ce titre : *Trente-Cinq Ans d'épiscopat*, un magistral volume dans lequel sont habilement groupés par une main amie et sous des rubriques diverses des extraits de quelques-uns des nombreux écrits qu'a tracés sa plume au cours d'une longue carrière épiscopale.

Dans ce volume où les pensées de l'écrivain sont revêtues de la plus brillante parure, abondent les preuves de son érudition, de la modernité de son esprit, de sa tolérance, de son libéralisme, de l'ardent amour qu'il professe pour la France sa patrie, toutes choses qui s'accordent harmonieusement en lui avec son indomptable constant dévouement à l'Eglise catholique. Ce sont là, on en conviendra, des titres éclatants et légitimes à un fauteuil académique où siègeront déjà deux princes de cette Eglise. De tels titres ne valent pas moins, pour justifier une candidature, que des travaux d'histoire, des poésies, des discours de tribune, des romans ou des pièces dramatiques.

Mais, avant de parler de ce très beau livre, je voudrais en faire connaître l'auteur dont beaucoup de gens ne savent que le nom. Je suis d'autant plus qualifié pour le faire qu'il est mon compatriote, étant né comme moi dans le département du Gard. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, j'y retrouve ce nom mêlé à tous ceux que prononçaient mes parents quand ils s'entretenaient devant moi des événements dont notre ville natale a été le théâtre. Ils le prononçaient avec un respect révélateur de l'estime en laquelle ils tenaient la noble famille qui le portait.

Il racontaient que les Cabrières appartenaient à une très ancienne maison d'origine italienne : les Rovéri, dont une branche s'était fixée dans le Rouergue, diocèse de Beziers, et une autre branche dans le diocèse de Nîmes, où elle fit, en 1688, ses preuves de noblesse. Depuis ce jour, les membres de celle-ci ont occupé dans l'histoire de leur pays d'adoption une place considérable, et toujours avec honneur. Ils résidaient tantôt à la ville tantôt au château de Cabrières, encore aujourd'hui propriété de l'évêque et qui dresse sa vieille façade sur les pentes des pittoresques collines qu'on rencontre sur la route de Nîmes à Beaucourt.

En 1847, lorsque mes parents voulurent me faire entreprendre mes études latines, ils me mirent au collège de l'Assomption. C'était alors l'établissement scolaire le plus réputé de Langue d'oc et de la Provence. Il était alors dirigé par l'abbé d'Alzon, un des hommes les plus éminents du clergé français, auquel on doit la restauration de l'ordre des Augustins de l'Assomption, dont les religieux, actuellement dispersés, sont plus connus sous le nom d'Assomptionnistes et ont pris, on le sait, une active part aux récents démêlés de l'Eglise de France avec l'Etat. Au moment où j'entrais dans ce collège pour y commencer mes études, le jeune de Cabrières venait d'y terminer les siennes, et quand nos maîtres voulaient nous exciter au travail, nous les tout petits, c'est son exemple qu'ils nous citaient. Je peux donc me flatter d'avoir eu le même maître à mon entrée dans la vie, que le vénérable évêque de Montpellier.

Et quel maître ! Tous ceux qui l'ont connu, tous ceux qui ont eu le bonheur de recevoir ses enseignements ont gardé de lui un souvenir inoubliable. Issu d'une opulente famille du Midi, il était à vingt ans beau comme un jeune dieu, distingué, instruit, riche par surcroît, et pouvait atteindre les destinées les plus hautes. Mais il était sans ambition, ou, plutôt, il en nourrissait une que ses parents avaient à peine soupçonnée, bien qu'il eût l'extrême de leur part il eût fait construire un asile où il recueillait les orphelins de la contrée dont il se faisait le professeur et le compagnon. Il voulait être prêtre. Quand il le déclara, son père ne s'opposa pas à la réalisation de son désir. Mais il y mit une condition. Il exigea qu'avant d'entrer au séminaire son fils passât une année à Paris.

— Si, quand elle sera écoulée, lui dit-il, la vocation persiste, alors je recon-

naîtrai la volonté de Dieu et je m'y soumettrai.

L'année s'écoula, la vocation persista et c'est ainsi qu'Emmanuel d'Alzon embrassa le sacerdoce. Il y a brillé jusqu'à la fin avec un éclat qui l'avait rendu populaire dans notre vieille cité, refusant, à plusieurs reprises, l'épiscopat pour se consacrer à l'éducation de la jeunesse et à la direction de l'ordre religieux qu'il avait ressuscité dans le but de donner à l'Eglise une milice de défenseurs d'avant-garde.

Lorsqu'en 1881 les congrégations furent expulsées une première fois, il était gravement malade. S'attendant à recevoir la visite du commissaire de police chargé de lui notifier le décret d'expulsion, il se fit transporter, couché dans son lit, sous le porche de son établissement. C'est là que le trouvèrent, mourant, les exécuteurs de la loi. Tout l'homme est dans ce trait, et on pourrait en citer beaucoup d'autres qui achèveraient de le peindre tel qu'il fut toujours. On ne saurait s'étonner que sa mémoire soit restée l'objet d'un culte de la part de ses anciens élèves. Parmi ceux qui sont encore de ce monde, il n'en est pas un qui ne soit prêt à lui rendre ce témoignage que ce qu'il y a de meilleur en eux, c'est à cet admirable éducateur qu'ils le doivent.

L'hommage que je lui rends, Mgr de Cabrières, qui a vécu sous sa direction plus longtemps que moi, le lui rend aussi en quelques pages superbes qui figurent dans son livre. Et il a eu bien raison de le lui rendre, car c'est l'abbé d'Alzon qui, en 1848, lui montra, comme il dit, « le chemin du sanctuaire ».

Cinq ans plus tard, à sa sortie de Saint-Sulpice, l'abbé de Cabrières célébra sa première messe dans l'humble église de son village, et des lors sa vie sacerdotale allait se dérouler telle qu'il avait pu la rêver. Directeur pendant deux ans au grand séminaire de Nîmes, il est ensuite appelé à suppléer provisoirement l'abbé d'Alzon au collège où il a été élevé. Puis il est choisi par Mgr Plantier, évêque de cette ville, comme secrétaire particulier d'abord, comme vicaire général plus tard, et c'est de là qu'en 1874 il part pour monter sur le siège épiscopal de Montpellier.

Ce qu'il a été, pendant trente-cinq ans, à cette place éminente, son livre nous le dit. Tout en administrant son diocèse où il s'est fait vénérer autant que chérir, il n'a pas cessé de cultiver les lettres. Son goût pour elles, sa vaste érudition s'affirment au même degré, dans ces pages suggestives, que sa tolérance, son patriotisme et sa compréhension des nécessités de la vie contemporaine. Il n'y parle pas seulement, en effet, de questions religieuses. Il s'inspire aussi des événements, grands et petits, qui se passent sous ses yeux, et de ceux d'autrefois. Ses souvenirs de famille, sa visite au Pape Pie X, ses promenades dans la campagne romaine, les états du Dauphiné, la Révolution, l'assassinat du président Carnot, la mort du poète nîmois Jean Reboul dont il fut l'ami, la correspondance de Guizot avec la famille Lenormand lui suggèrent des commentaires ingénieux où se trahit l'âme d'un écrivain très littéraire, ce qui constitue un titre autorisé aux honneurs académiques.

Même lorsque, en sa qualité d'évêque, il défend les intérêts de l'Eglise et se plaint des iniquités dont elle est victime, il reste un maître écrivain. Il l'est lorsque, par exemple, il nous raconte son séjour au séminaire de Saint-Sulpice et évoque, comme l'avait fait Renan, l'image de ses professeurs ; il l'est encore lorsque, à propos de la loi de séparation, il écrit les lignes suivantes qui méritent d'être citées comme une preuve non pas seulement de son talent et de la hauteur de ses vues, mais aussi de l'esprit de justice avec lequel il parle du passé.

Après avoir déclaré qu'il ne peut y avoir à ses yeux qu'une seule et véritable Eglise, celle dont le chef est le Pape, il exprime néanmoins le regret de voir la loi creuser un fossé entre l'Etat d'une part, d'autre part, l'Eglise catholique, les confessions protestantes et la synagogue. Il ajoute ensuite :

« Quand l'Etat se sépare de la société religieuse, judaïque, il fait semblant d'ignorer le passé de cette synagogue que le plus Juif des apôtres, saint Paul, avait tant aimée et que dans sa pitié filiale en même temps que dans son ardente adoption des dogmes chrétiens, il voulait enterrer avec honneur. Ce ne sont pas des funérailles que nous avons depuis vingt siècles décernées à l'Eglise mère dont nous sommes issus ; nous avons constamment dans les mains ses livres de doctrine, de morale, d'histoire, de poésie ; nous prions avec ses prophètes, nous chantons chaque jour ses cantiques ; elles ont pour nous l'aïeule vénérée dont les récits bercent et charment toutes les jeunes imaginations. Ce n'est pas nous qui cesserons jamais de parler à nos enfants de Moïse, de David, des tribus d'Israël et de Juda, du temple de Jérusalem et de ses admirables destinées ; mais à nos yeux, cependant, la synagogue n'est plus une Eglise ; il lui manque d'avoir franchi notre seuil et de s'être inclinée devant notre grand prêtre, le vicaire et le successeur de son adorable Messie, qui est notre Dieu à jamais béni ! »

Voilà, certes, un hommage équitable rendu au passé ; il ne peut émaner que d'un esprit tolérant et libéral. Les jugements que Mgr de Cabrières porte sur les préludes de la Révolution, sur la Révolution elle-même, sont marqués de la même empreinte. Dans l'un d'eux, consacré aux victimes de ces temps calamiteux, il ne craint pas de saluer Barnave :

« Et vous enfin, Barnave, écrit-il, plus ardent, plus violent, vous qui aviez un jour osé regarder le sang innocent cou-

ler sans en frémir, malgré cette faute, je vous salue ! Vous étiez mobile, comme cette nation française à laquelle vous rendez cet hommage qu'elle sait mieux aimer que haïr. Vous avez regretté la paix de vos foyers, la tranquillité de votre existence de province ; vous avez courageusement exposé votre vie pour détourner les dangers que vous aviez imprudemment attirés sur des têtes royales, et, devant la perspective de la mort, vous n'avez demandé d'autre récompense que de baisser la main d'une femme dont vous aviez peut-être soupçonné la vertu et reconnu le caractère ! Votre âme était capable de monter plus haut que vos talents, et Mirabeau disait pourtant que ces talents dépasseraient de beaucoup la mesure commune, si on leur permettait de grandir ! Comme Mme Roland, vous avez en mourant demandé compte à la liberté des terribles déceptions auxquelles son culte vous condamnait ! Puisse la paix du ciel vous avoir répondu, en vous dédommageant des douleurs de la terre ! »

Il n'est pas nécessaire de multiplier les citations pour démontrer quelle âme généreuse vibre sous la soutane de cet illustre doyen de l'épiscopat français. Ardent à défendre sa foi, il n'a jamais vu dans ses adversaires des ennemis qu'il faut exterminer, mais des dissidents qu'il faut convaincre. Il leur conserve, même dans la bataille, cette pitié affectueuse dont son maître, le Christ, a donné tant d'exemples. Il est l'homme de l'Evangile, mais il est aussi l'homme de son temps. Il s'associe à toutes les aspirations qu'on fait éclater nos jours ; il y cède, si elles ne lui semblent pas contraires aux intérêts religieux et nationaux. Si lui apparaît qu'elles menacent ces intérêts, il y résiste et s'efforce de les contenir. Mais on ne saurait le classer dans aucun des partis politiques qui se disputent le pouvoir et qui, malheureusement pour nous, ont créé des camps ennemis sur une terre commune. Aucune gloire nationale ne le trouve indifférent et comme les douleurs de l'Eglise, les douleurs de la patrie sont les siennes.

Ernest Daudet.

LA VIE DE PARIS**LES FLEURS EN EXIL**

Expulsées du Cours-la-Reine, où elles tenaient leurs meetings de printemps et d'automne, les roses et les clématites, les tulipes et les azalées, les capucines, les orchidées, les girofles et les verveines se montrent, dans leur exil des Tuileries, plus provocantes que jamais.

Sous le grand vélum blanc, mêlé de vert tendre, qui les abrite des rayons du soleil, baignées d'une lumière très douce, elles ont des coquetteries qu'on ne leur connaissait pas : leurs corolles semblent plus alanguies, leurs couleurs plus veloutées, leurs parfums plus pénétrants.

On leur a fait un beau logis. D'abord une vaste tente à trois travées. Nef et bas côtés. Un temple, que supportent soixante colonnes.

Sur un tapis de violettes, à l'entrée, une gracieuse figure de Psyché.

Aux deux extrémités de la nef s'étagent en amphithéâtre mille rhododendrons de toutes couleurs.

Plus bas, en des parterres à la française, les élégantes azalées aux nuances légères, aux tons de chair, voisinent avec les hortensias roses, blancs, mauves, rouges et bleus, avec les iris superbes et les étranges calceolaires pointillés d'or, les tulipes habillées à la Scapin et les nobles lis.

A la surface d'un large bassin, leurs feuilles étalées, dorment les nymphéas. Toutes les variétés de la fleur aquatique sont là. Non loin des begonias et des coquelicots, à côté de deux nouveautés que présente M. de Vilmorin, l'« hotia » et la « dimorphoteca » dont les fleurs sont de neige et de fleur de pêche, chantent les coquelicots, les sauges, les bleuet et les capucines.

Les géraniums éclatants contrastent avec une sombre, minuscule et amusante forêt d'arbres nains du Japon.

On a disposé les légumes et les fruits dans des serres intermédiaires, formant passage au parc des instruments de jardinage, et le parc est bordé de galeries couvertes, où sont installés des marchands de mille objets divers.

Ce coin, très bruyant, très animé, très pittoresque separe le grand hall du salon des roses, dont rien ne saurait exprimer la splendeur.

M. Vacherot, l'organisateur de l'exposition, se révèle ici magicien. Par le groupement des roses les plus rares, soit sur tiges, soit jetées en manteau sur les plates-bandes, soit disposées en corbeilles, par les sélections de variétés, de couleurs, il a obtenu des effets merveilleux.

A droite du salon des roses, encadré par les fougères, les palmiers, les anthuriums, les caladiums, les crotons, les capillaires, toutes les plantes et toutes les fleurs d'ornementation, un vieil orme séculaire, au tronc noueux, aux branches tordues, porte les orchidées.

Ces fleurs, qui poussent presque toutes, on le sait, sur les arbres, sont ainsi présentées dans leur habitat naturel ; et la présentation est des plus séduisantes.

L'orme provient d'une ferme des environs de Romorantin, et ce serait sur son écorce, aujourd'hui déchirée par l'âge, que Charles IX, s'il faut en croire une légende du pays, aurait un jour gravé de la pointe de sa dague la fameuse devise : *Je charme tout*, anagramme de Marie Touchet. Le vieil arbre, en tout cas, aura eu une belle fin.

A l'autre bout du salon des roses, cinq salles sont consacrées aux œuvres des peintres et des sculpteurs de la fleur, ainsi qu'aux architectes paysagistes.

Un attrait encore de l'exposition qu'on inaugure aujourd'hui, c'est la perspective des arbres des Tuileries que donnent de grandes

baies ouvertes au centre ou aux extrémités des diverses tentes. On a l'illusion d'une immense serre fleurie, au milieu d'un parc. On ne regrettera pas les serres du Cours-la-Reine.

Ch. Dauzats.

Échos**La Température**

Nous avons eu hier, à Paris, une très mauvaise journée : le ciel couvrait de gros nuages, de fréquentes ondées et une température aigre, presque hivernale, c'est-à-dire un ensemble de causes et d'effets plus que suffisants pour que les Parisiens aient eu, en cette froide journée, bien plus la sensation de décembre que celle, ordinairement si agréable et si douce, que procure le mois de mai. Espérons que c'est en la dernière morsure de l'hiver.

La température reste donc très fraîche dans la région parisienne. Dans la matinée, le thermomètre marquait 7° au-dessus de zéro et 14° à cinq heures du soir. La pression barométrique accusait à midi 758^{mm} 75, à Bordeaux 755^{mm}. La pression baisse sur les îles Britanniques ; elle a monté dans l'Europe centrale.

Des pluies abondantes sont tombées sur l'Espagne ; en France, on n'en signale qu'à Biarritz.

Dans nos régions de l'Est la température a monté fortement ; on notait 5° au Havre, 16° à Clermont, 17° à Marseille, 23° à Alger ; 1° au-dessus de zéro au pic du Midi.

En France, des pluies sont probables, principalement dans le Sud et l'Ouest.

(La température du 16 mai 1908 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 16° l'après-midi ; baromètre : 761^{mm} ; ciel très nuageux.)

Du New York Herald : Temps couvert. Température : maxima, 20° ; minima, 15°. Vent variable.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 12° ; minima, 4°. Vent est-nord-est. Baromètre : 757^{mm}.

A Berlin : Température (à midi) : 12°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro* :

Prix des Myosotis : Pierrot III ; Quindunc. Prix d'Herbeville : Capriciosa ; Silver Streak. Prix de Plaisir : Rhodée ; Saint-Marc. Prix de Châteaufort : Wilhelm ; Hâte. Prix des Bouleaux : Schuyler ; Mosquito. Prix de Guyancourt : Taupin ; Raoul de Nangis.

UN PAVOISEMENT

Certains « penseurs » semblent s'amuser beaucoup, depuis trois jours, du spectacle que Paris leur donne. Ils s'amusent, et ils narguent. « Vraiment, disent-ils, supposait-on que le Parisien,

Empereur de la Fronde et prince de la Blague, fût si prompt à « s'exciter » sur une béatification ? Et peut-on rien imaginer de plus singulier que ce luxe de pavoisement déployé en l'honneur de Jeanne d'Arc et auquel on voit s'associer, à cette heure, tant d'hommes qu'aucune ferveur religieuse, jusqu'ici, n'animait ?

Il est vrai. C'est là un spectacle inattendu, et qui s'accorde mal, en apparence, avec les traditions de cette ville-ci. Et nos « penseurs » ont raison d'affirmer qu'au nombre des Parisiens qui plantent des drapeaux à leurs fenêtres en souvenir de la Bienheureuse, il en est plus d'un qui serait fort embarrassé de nous renseigner sur les exploits qu'il célèbre, — de nous raconter Jeanne d'Arc, si sommairement que ce soit...

Mais qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que si la béatification de Jeanne d'Arc est un sujet de noble et pieuse joie pour les croyants, elle est pour beaucoup d'autres l'occasion d'une manifestation pleine de sens, et qui a bien son prix : on peut pavoiser pour quelque chose, on peut aussi pavoiser contre quelque chose, et c'est ce qu'un grand nombre de Parisiens ont senti.

Même aux yeux des plus ignorants, Jeanne d'Arc est mieux qu'un personnage d'histoire ; elle est un symbole, et ce nom demeure dans nos mémoires comme la représentation idéale de vertus sublimes et nécessaires, dont les moins pessimistes ont l'impression que nous sommes en train de perdre le goût.

Est-ce notre faute ? Pas tout à fait, et ce peuple-ci vaut assurément mieux que les doctrines qu'il a l'air d'aimer. Il n'en est pas moins l'esclave, pour l'instant, de ces doctrines-là. Elles l'oppriment, elles pervertissent son cœur, elles voudraient le détacher de tout ce qui fait qu'une nation est forte : l'esprit de discipline, le respect des traditions sacrées, la foi, l'ingénu et ardent amour de la patrie. Or Jeanne d'Arc, c'est tout cela.

Pavoiser en l'honneur de Jeanne d'Arc, c'est donc aussi pavoiser contre les hommes et contre les idées qui tendent précisément à tuer chez nous « tout cela ». Et voilà pourquoi l'idée de mettre des drapeaux à leurs fenêtres est venue, depuis trois jours, à tant de braves gens, — même à des gens qui ne se rappellent plus que confusément leur histoire de Charles VII.

A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Fallières inaugureront ce matin, avec M. Ruau, ministre de l'Agriculture, l'exposition florale du printemps installée cette année, en raison de la démolition des serres du Cours-la-Reine, dans le jardin des Tuileries.

**

M. Fallières recevra à l'Élysée une mission spéciale, composée d'officiers de l'état-major de l'armée japonaise, qui vient d'arriver en France et doit y faire un assez long séjour pour étudier certains détails de l'organisation adminis-

trative de notre armée dans nos bureaux militaires.

Cette mission sera présentée au chef de l'Etat par S. Exc. le baron Kurino, ambassadeur du Japon.

C'est ce matin qu'entrent en loge à Compiègne les concurrents pour le grand-prix de Rome de composition musicale, au nombre desquels se trouve une concurrente, Mlle Nadia Boulanger.

L'Etat, fort généreusement, a fait remettre à neuf pour cette dernière un des petits appartements qui servaient autrefois de logis aux invités des fameuses « séries de Compiègne » sous Napoléon III.

Mlle Nadia Boulanger aura à son service une femme de chambre, la seule personne qu'elle pourra voir pendant sa reclusion de « logiste », qui rappelle un peu celle des cardinaux en conclave, et au service de son art un piano.

L'appartement est d'ailleurs fort coquet, et les membres de l'Académie des beaux-arts qui en surveillaient hier les derniers apprêts, ont eu la pensée charmante de garnir de muguet les deux vases de Sévres placés sur la cheminée et sur la table de travail.

Le comte d'Haussonville vient d'être désigné par ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques pour représenter cette compagnie aux fêtes prochaines du 350^e centenaire de la fondation de l'université de Genève.

Nul ne pouvait mieux représenter, ni plus à propos, l'Institut de France à ces fêtes de Genève, que le châtelain de Coppet, séjour illustré par Mme de Staël et autour duquel le souvenir de l'auteur de *Corinne* est resté si populaire.

M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, vient d'avoir l'agréable surprise de recevoir six « cartons » de Luc-Olivier Merson, qui sont bien la plus délicate illustration qu'on ait jamais faite des *Contes de Perrault*.

Ces « cartons » esquissent de grands panneaux décoratifs destinés à l'un des salons du nouvel hôtel de notre ambassade que construit M. Chédanne, architecte du ministère des affaires étrangères. M. Merson y traduit, du spirituel et gracieux pinceau auquel on doit la charmante décoration du pavillon de Sylvie à Chantilly, quelques scènes inspirées par *Cendrillon*, le *Petit Poucet*, *Riquet à la houppe*, les *Fées*, le *Chat botté* et la *Belle au bois dormant*.

M. Jules Cambon a ensuite envoyé au maître ses « cartons », avec l'expression la plus flatteuse de son remerciement et en le priant de se mettre à l'ouvrage le plus tôt possible pour l'exécution définitive d'un ensemble qui fera grand honneur à l'Ecole française.

UNE FEUILLE QUI Pousse

N'est-ce pas une des plus jolies choses du printemps, une petite feuille qui pousse ?

Un matin, vous apercevez un étroit feston vert monté sur un bout de tige. Que c'est fragile ! Une feuille de quatre jours semble se tenir sous une pâleur argentée. On dirait d'une jeune, couverte d'un fin duvet blond. Par les temps gris, une petite feuille verte à l'air de tenir tout l'horizon. Sa couleur luit. Plus le ciel est bas, plus elle voudrait hauser sa grâce légère. Mais un ciel trop éclatant l'opprime. Au plein soleil de mai, la peau de la petite feuille durcit, se sèche.

On voit tout cela en regardant un géranium de cinq sous. Celui-ci fut apporté du marché au mois d'octobre de l'année dernière. Comme il était d'espèce modeste, on l'a relégué sur la fenêtre de l'office.

Tout cet hiver, il a eu l'existence d'un gamin pauvre de Paris ; il a vécu seul et dédaigné, dehors.

Du moindre soin, d'une goutte d'eau, il profitait pour grandir un peu. Maintenant, il a prospéré ; sur la fenêtre, on ne voit plus que ses feuilles pressées, d'un vert robuste ; il a fait preuve d'un bel amour de la vie. Il y a, dans cette fleur de cinq sous, un bon exemple. — H. T.

Notre distingué collaborateur M. Henry Bordeaux fera après-demain mercredi, à quatre heures, aux salons Malakoff, sous les auspices des Conférences Victor-Hugo, une conférence sur « l'Honnête Femme dans le roman moderne ». On devine avec quel goût et quel talent le délicat romancier traitera ce joli sujet de littérature et de morale contemporaine.

Une vente très importante aura lieu à la fin de la semaine prochaine, à la galerie Georges Petit, la vente des tableaux anciens et pastels composant la collection de M. P. M... Les enchères, fixées au vendredi 28 mai, seront dirigées par M. Lair-Dubreuil, assisté de M. Henri Haro, expert.

Il y aura exposition particulière le mercredi 26 mai ; exposition publique, le lendemain. La collection compte une centaine de tableaux remarquables des écoles hollandaise, flamande, française, italienne et espagnole.

Tous les dimanches à Longchamp, toutes les expositions de peinture, toutes les réunions mondaines regorgent de monde ; c'est la pleine saison. Aussi est-ce en ce moment que les Parisiennes s'efforcent de déployer toute leur élégance. Les chapeaux surtout ont l'objet de tout leur luxe ; il faut à chaque réunion en produire un nouveau qui coiffe merveilleusement et qui fasse sensation. Hier, à Longchamp, on en remarquait de fort jolis drapés de linon ou garnis de fleurs en dentelle. Ils étaient de la maison Amicy, rue Royale. Toutes les élégantes l'avaient d'ailleurs dévotement répété à l'envi : « Vraiment le chapeau Amicy embellit ! »

Le maître Albert Bartholomé vient de terminer un superbe dessin pour le pro-

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

gramme du gala Beethoven du 25 mai à l'Opéra.

Voulant définir la « Symphonie héroïque », l'auteur du « Monument aux morts » a confondu dans un même hommage Beethoven et Rude qui eurent une même pensée. L'un a dit : « J'ai fait de la musique pour cette mort » ; — il parlait de celle de Napoléon. L'autre a fait un tombeau pour glorifier ce mort. C'est donc une véritable œuvre d'art que le comité du monument Beethoven offrira à tous ceux qui se rendront à cette fête en l'honneur du plus grand musicien.

Dans *l'Impasse*, la pièce que vient d'afficher le théâtre des Bouffes-Parisiens, Mlle Prince, non content de camper avec esprit un rôle épiquique, remporte de plus un superbe succès d'élégance.

Ses adorables toilettes, et en particulier sa robe du soir en charmante « oilette rose », toute ruisselante de perles dans le ton, pure merveille de parisianisme, lui valent à l'entracte de si nombreuses interrogations que, pour répondre à la coquette féminine en éveil, il est juste de rendre ici un public hommage à Margaine-Lacroix, la talentueuse créatrice de toutes ces silhouettes d'un inédit délicieusement artistique.

Hors Paris

L'université de Louvain vient de célébrer par de belles fêtes le soixante-quinzième anniversaire de sa reconstitution.

L'Académie française y était représentée par M. René Bazin, l'Académie des sciences par M. Lemoine, l'Académie des sciences morales et politiques par M. de Franqueville. Mgr Duchesne, l'éminent directeur de notre Ecole française de Rome, avait été invité par l'université de Louvain à venir recevoir le titre de docteur en théologie, ainsi que d'autres prélats parmi lesquels on cite l'archevêque de Westminster.

L'auteur de *l'Histoire ancienne de l'Eglise* revenant d'Egypte, où il avait été officiellement délégué pour représenter la France au congrès d'archéologie classique qui s'y est tenu récemment sous la présidence de M. Babelon. Il a fait, à Alexandrie, une conférence très savante et très folle sur le sanctuaire gréco-égyptien d'Aboukir ; il en a fait une autre au Caire, sous les auspices de Fouad-pacha, oncle du Khédive, sur le rôle qu'a eu l'Egypte dans l'histoire du christianisme.

Nouvelles à la Main

— Des mains criminelles ont incendié hier la boîte aux lettres de la rue des Petits-Champs.

— J'avais justement jeté à cette boîte le pli par lequel j'envoyais mon obole à l'œuvre pour laquelle vous avez bien voulu me quêter...

— Le syndicat de l'Alimentation veut manifester en faveur des postiers.

— En se mettant en grève et en affamant Paris.

Après "l'Internationale"

Par FORAIN



— Notre bon camarade Simyan devrait bien entonner le Chant du Départ... —

visant l'amoindrissement des dépenses improductives.

Ces diminutions porteront sur divers chapitres pour un montant d'environ 55 millions de francs.

La Vie mondaine

A SAINT-PÉTERSBOURG

Saint-Petersbourg, 27 avril 10 mai.

S. A. I. la grande-duchesse Vladimir a été reçue en séance solennelle, à l'Académie des beaux-arts, par M. Botkine et tous les membres du conseil. Elle a lu, debout, un discours dans lequel elle promettait de continuer, dans le même esprit, l'activité du grand-duc.

Ses habits de deuil faisaient encore davantage ressortir sa beauté. Elle était accompagnée de ses demoiselles d'honneur, du prince Galitzine, de M. de Etter, du colonel Knoring, en grande tenue.

S. A. I. le grand-duc Cyrille a été inscrit de nouveau dans les rôles de la marine avec le grade de capitaine de frégate.

La représentation à la Cour des *Frères ennemis*, remise en raison de la mort du grand-duc Vladimir, a eu lieu avec beaucoup d'éclat.

L'Empereur, entouré des membres de sa famille, les grandes-duchesses Elisabeth et Tatiana, les grands-ducs Serge Mikhaïlovitch et Dmitri Pavlovitch, les princes Jean, Gabriel, Oleg et Igor, y assistait et applaudissait fréquemment les beaux vers de son cousin. Le grand-duc Constantin, président de l'Académie des sciences, s'était réservé dans l'immortelle tragédie de Schiller qu'il a si brillamment traduite le rôle de Don César et l'on peut dire qu'il y avait apporté, avec son âme de poète et sa distinction de prince du sang, toutes les remarquables qualités scéniques qu'on lui connaît depuis de longues années.

Le capitaine Gerken fut, d'autre part, un excellent Don Manuel et, héritier du talent de son père, le jeune prince Constantin, un adolescent de seize ans, s'acquitta à merveille, dans la suite du prince de Messine, du rôle de chevalier qui lui avait été confié.

Les deux rôles de femme — fort difficiles d'ailleurs — étaient remarquablement interprétés par deux artistes des plus distingués du théâtre russe, Mmes Kotlarevsky et Mousine-Ozarsky.

Parmi les autres acteurs — des officiers aux gardes — également très applaudis et très fêtés, il faut citer notamment :

Les colonels Triepoff et Krivitzky, les capitaines Elaguine, Persky, Giotoff, von Witt, les lieutenants prince Oukhtomsky, de Benkendorff, les sous-lieutenants Vasilenko, Biold, Wolhoff, etc.

Les costumes étaient tous d'une suprême élégance et l'on reconnaissait à l'admirable mise en scène toute l'expérience du régisseur Arbatoff. Enfin les chœurs de l'Opéra étaient venus apporter à cette inoubliable soirée, qui fut pour le grand-duc Constantin un véritable triomphe, leur précieux concours, et leur succès fut des plus vifs dans leurs superbes mélodies du quatorzième siècle, d'un cachet si original.

Outre les grands dignitaires et les hauts fonctionnaires, beaucoup de généraux, d'amiraux, de savants et même quelques publicistes avaient été conviés à cette solennité artistique.

Reconnu notamment :

Général baron Friederichs, duc et duchesse Nicolas de Leuchtenberg, comte et comtesse Benkendorff, prince et princesse Dolgorouky, prince et princesse Troubetzkoy, M. et Mme Baklanoff, M. et Mme Sabouloff, général Massoloff, comtesse Klémitchel, prince et princesse Orloff, M. Akimoff, le ministre de l'Agriculture et M. Krivocheïne, les ministres du Commerce, des Voies de communications, le général Soukhomiloff, ministre de la guerre, etc.

On a parlé à différentes reprises de plusieurs voyages que l'Empereur entreprendrait

cet été, mais ce ne sont, pour le moment, que nouvelles absolument prématurées. Il paraît, d'après des informations puisées à bonne source, que Sa Majesté aurait seulement l'intention de se rendre, dans le courant de mai, à Stockholm et, à la fin de juillet, à Poltava pour l'inauguration du monument commémoratif de la victoire russe.

Quant au voyage en Italie — qui n'aurait certainement pas lieu avant le mois d'août — il demeure encore incertain et aucune décision n'a été prise, à son sujet.

On peut considérer comme prochain un important mouvement diplomatique portant sur les ambassades de Vienne, Madrid et Constantinople.

Dans les milieux généralement bien informés on parle du général prince Engelstcheff pour Vienne et de M. Tcharvoff, le distingué adjoint du ministre des affaires étrangères, pour Constantinople.

René Marchand.

LA CRISE POSTALE

Le Sabotage continue

L'heure est passée où les citoyens Pauron et Lamarque étaient acclamés par une foule délirante. Maintenant, ils parlent dans des salles presque désertes. Et c'est en vain que les plus intrépides meneurs de la C. G. T. leur apportent le secours de leur éloquence démodée. La seconde grève des postiers est terminée, si l'on peut dire qu'elle ait jamais existé réellement.

Hier encore, 195 postiers ont repris le travail.

Alors, les révoqués, qui ne peuvent attendre un secours que d'un mouvement violent, s'agitent, pérorant, parlent ouvertement du sabotage. Mieux, ils l'organisent. La nuit dernière, on a tenté d'isoler complètement Paris. Tant de fils téléphoniques et télégraphiques ont été coupés ou dérangés que nous ne savons si nous devons en faire l'énumération. Tâchons de résumer.

SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE

Nord : neuf fils ;
Est : sept fils ;
P. L. M. : dix-huit fils ;
Bourbonnais : quatre fils ;
Direction de Mantes : dix fils.

SERVICE TÉLÉPHONIQUE

Les saboteurs ont « mêlé » les fils téléphoniques, c'est-à-dire qu'ils ont lié ensemble plusieurs fils, de sorte que les communications se fussent égarées d'une ville à l'autre. Ou bien les saboteurs ont, plus brutalement, coupé les fils. Et voilà les lignes qui se sont trouvées interrompues hier matin.

Paris-Elampes, Paris-Fontainebleau, Paris-Angoulême, Paris-Poitiers, Paris-Bordeaux, Paris-Dijon, Paris-Lyon, Paris-Bourg, Paris-Mâcon, Paris-Annemasse, Paris-Grenoble.

Paris-Méru, Paris-Moulins, Paris-Eu, Paris-Melun, Paris-Lille, Paris-Mantes, Paris-Caen, Paris-Saint-Lô, Paris-Rouen.

On voit que les amis du citoyen Pauron avaient travaillé avec une prodigieuse activité. Rien n'est plus aisé qu'un gréviste, rien, sinon un travailleur. Les ouvriers des lignes se sont rendus en hâte sur le lieu des sabotages. Et tout s'est trouvé rapidement remis en état.

Ce n'est pas tout. On a arrêté un saboteur. C'est un nommé Léonce Bastide, ouvrier d'équipe. Vers trois heures et demie du matin, il se trouvait sur le talus du chemin de fer près de la gare du Pecq. Deux agents qui passaient le virent. Il cherchait à atteindre les fils télégraphiques. Les policiers s'élançèrent vers lui. Il s'enfuit en criant : « A moi, Victor ». Et, à ce cri, une automobile s'avance. Mais à la vue des agents, le chauffeur se hâte de mettre la troisième vitesse. L'automobile disparaît. Ses lanternes n'étaient pas allumées.

Cependant, le saboteur essaya de se défendre. Il brandissait une longue pince. Les agents montrèrent leurs revolvers. L'homme se laissa conduire au poste.

Il dit qu'il ne connaissait pas les automobilistes, sauf toutefois le conducteur, un nommé Coste. Il avoua qu'il avait l'intention de couper les lignes. Au reste, il portait les pincettes et les fils nécessaires.

Aux termes de la loi, Léonce Bastide est passible d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 100 à 1.000 francs.

Que va-t-il rester aux agitateurs ? Il n'y a plus de grévistes. Et voilà qu'on trouve moyen d'arrêter les saboteurs. Il y a bien la C. G. T. Et, en effet, aux deux meetings tenus hier au Tivoli et au manège Saint-Paul, de nombreux délégués de syndicats sont venus affirmer qu'ils se solidarisent avec les postiers : il y a les électriciens, les employés, les métallurgistes, les maçons, les ferrassiers, les cimentiers, les mouleurs en cuivre, les coiffeurs eux-mêmes, les jardiniers. Ouais ! Rasons-nous. Ce n'est pas bien grave. Et le temps n'est pas loin où les cinq cents révoqués écriront aux députés pour les prier d'user de leur influence pour obtenir leur réintégration.

Des inconnus ont essayé d'incendier deux boîtes aux lettres. Voilà quel moyen ils avaient employé ! Ils avaient jeté des pétards et des bombes à la dynamite dans la boîte de la rue de la Banque et dans celle de l'hôtel des Postes.

Rue de la Banque, des agents ont aperçu de la fumée, et éteint l'incendie. Rue du Louvre, ce sont les trieurs eux-mêmes qui ont constaté le sabotage.

Une enquête est ouverte.

Le soir, meeting au manège Saint-Paul.

Il n'y avait que les grévistes pour y assister, et, si une centaine d'ouvriers agricoles n'étaient venus se joindre à eux en chantant *l'Internationale*, l'assistance eût été des plus réduites.

M. Vallet a été le premier à prendre la parole, non sans quelque amertume :

— Nous ne sommes plus, a-t-il dit, qu'une poignée, mais une poignée décidée à tout, prête à agir et à défendre ses droits jusqu'au bout, même si les organisations ouvrières ne viennent pas à nous.

M. Pauron dit toute sa tristesse étonnée de ne pas être encore arrêté, et MM. Chastanet, Chobaux, Le Gléon ont donné libre cours à leurs coutumières improvisations révolutionnaires.

Enfin M. Subra a déclaré que le mouvement des postes devait s'effacer devant le mouvement révolutionnaire.

Sur quoi un ordre du jour a été adopté proclamant la grève à outrance.

DANS LES DÉPARTEMENTS

La situation s'est encore améliorée pendant la journée d'hier, et il est probable que celle d'aujourd'hui verra la fin de la grève.

Les postiers du Havre ont demandé leur réintégration. Les services fonctionnent partout normalement, et de ce mouvement avorté des agents, sous-agents et ouvriers des P. T. T. il n'en est plus question que dans des meetings organisés par d'autres syndicats professionnels, meetings où l'on prodigue des consolations aux révoqués et où les représentants les plus notables de la C. G. T. font, comme à Marseille et à Toulon, des appels à la grève générale.

Malheureusement, on constate, par contre, dans toutes les régions, des actes de sabotage. L'administration les fait réparer très rapidement ; mais leur multiplicité n'est pas sans avoir quelques inconvénients.

A la liste de ces actes stupides fournie par le sous-secrétariat des postes et télégraphes, il faut encore en signaler quelques-uns : A Longwy, à deux kilomètres environ du bureau, quatre fils coupés sur la route de Villers-la-Montagne ; entre Malesherbes et Montargis, un poteau saisi, et près du village de Pezens, trois fils très nettement sectionnés.

Des instructions ont été données de multiplier les postes de surveillance afin d'en éviter le retour.

A propos de la grève générale

Un courageux aveu

Hier à la fin du congrès des mineurs tenu à Lens, M. Niel, secrétaire général de la C. G. T., pris la parole et voici ses déclarations aussi courageuses qu'importantes :

Il n'est pas douteux que nous traversons en ce moment une période intéressante et critique, dangereuse même ; nous voyons maintenant naître à l'horizon une période pour laquelle nous semblons condamnés à vivre en dehors. Ces nouveaux venus, ce sont les postiers ; ils sont maintenant accablés à employer les moyens que tout syndicaliste approuve, c'est-à-dire la grève dirigée contre leur patron l'Etat.

L'heure est dangereuse, il faut que les militants se sentent leur sang-froid et obéissent plus à leur raison qu'à leur cœur. Quand il y a une panique sur un navire, si le capitaine perdait son sang-froid et quittait la barre, le vaisseau s'engloutirait ; il en est de même pour la classe ouvrière. A l'heure actuelle, notre navire est en péril ; il suffirait d'une fausse manœuvre de ceux qui dirigent le mouvement pour tout conduire à la perte ; il faut donc réfléchir avant d'agir, c'est ce que va faire demain la C. G. T. par l'organe du comité confédéral qui se réunira à Paris pour étudier la situation et voir où va le navire prolétarien, voir quels sont les dangers qu'il peut rencontrer sur sa route et étudier les moyens d'action, pour aider les postiers qui réclament le concours du prolétariat tout entier.

Certains de nos amis et plus particulièrement ceux de l'extrême-gauche syndicaliste croient qu'il suffit à la C. G. T. de se réunir et de dire que la grève générale est votée, et que la manifestation appelée à la capitale existe réellement non sur le papier, mais qu'elle groupe des militants ; ce serait commettre une faute impardonnable que de ne pas dire toute la vérité au prolétariat ; ce serait un crime que de bluffer en action syndicale. Ayons le courage de notre propre situation et de nos opinions ;

envisageons nos cadres et nos effectifs ; étudions nos forces réelles, nous verrons de suite dans quelle mesure nous pourrions livrer combat à l'adversité ; nous voyons que certains croient qu'il suffit d'une infime minorité pour déclencher des mouvements. En cela, ils s'appuient sur les faits acquis par l'histoire ; en supposant que par le passé les minorités aient été toujours les promoteurs des mouvements sociaux et aient déclenché certaines révolutions, ce n'est pas suffisant pour faire de cette théorie un dogme ; ce qui était vrai il y a cent ans, peut être vrai dans une certaine mesure ; seulement maintenant nous savons ce que valent les mouvements d'enthousiasme ; ils sont comparables à des feux de paille ; il faut s'en méfier. Les minorités agissantes doivent être renforcées par les syndicats ; il n'y en a pas suffisamment.

Le prolétariat est-il assez éduqué pour conduire la bataille avec succès ? Mon avis personnel est : non.

G. Davenay.

Les syndicats sauront-ils comprendre ces paroles de sagesse et de vérité ?

L'AFFAIRE STEINHEIL

RÉVÉLATION OU PLAISANTERIE

Va-t-on reparler de l'affaire Steinheil ? On serait heureux que ce problème judiciaire et psychologique revint au premier plan de l'actualité et des préoccupations. Combien cela nous reposerait de Pauron, de Palaud, de Subra et de Bousquet ?

Il s'est produit hier un fait qui, s'il est sérieux, changerait la situation du tout au tout, et, à la veille du jugement, obligerait à recommencer complètement l'instruction sur de nouvelles bases.

Le Parquet de Rouen avait envoyé à celui de Versailles un mandat d'arrêt contre un nommé Baptiste Allaire, âgé de vingt-sept ans, inculpé de vols nombreux commis dans le département de la Seine-Inférieure. Cet homme, disait le mandat, devait habiter Versailles.

Le service de la Sûreté l'y découvrit en effet dans un garni situé Petite-Place, à deux pas du château.

Quand on l'amena à M. Dayras, juge d'instruction, le magistrat fut frappé de la similitude de son signalement avec celui d'un individu qui avait été aperçu, au mois de juillet dernier, sortant de l'église de Châteaufort, commune des environs de Versailles, église qui avait été cambriolée et sur les registres de laquelle les malfaiteurs avaient, avant de partir, écrit des menaces ordurières.

M. Dayras fit écrire Allaire et compara son écriture avec celle des registres. C'était bien la même. Après avoir nié pendant quelque temps, Allaire se décida à avouer qu'en effet c'était lui qui avait commis le vol, en compagnie d'un nommé Angelo Tardivel qu'il avait rencontré le 5 juillet à la fête des Chantiers et qui lui avait proposé l'affaire.

Cet Angelo Tardivel, dit-il, pour me donner confiance, m'a avoué une chose très importante. Il est modèle de profession et il a posé dans le temps à l'atelier du peintre Steinheil, impassible Kousin. C'est lui qui a fait le coup avec deux de ses amis et sa maîtresse qui est bien, comme la racontait Mme Steinheil, une « rouquine ». Ils ont quitté Paris aussitôt après. Mais comme ils étaient loin d'avoir trouvé chez le peintre l'argent qu'ils croyaient y prendre et qu'une fois le partage fait il ne leur restait plus

grand-chose, il voulait cambrioler une église pour se remettre à flot.

On juge de l'effet produit par cette déclaration. Sur la demande de M. Dayras, Baptiste Allaire a fourni un signalement très détaillé et très complet du modèle Angelo Tardivel. M. Faure de Pavet, procureur de la République, a envoyé ce signalement au Parquet de la Seine avec une copie de la déclaration du dénonciateur.

Mais tout cela n'est-ce pas un conte ? Allaire n'a-t-il pas voulu s'amuser simplement de la justice en occupant un moment de son nom les faits divers des journaux et les conversations de tous ?

Georges Grison.

POUR LES FÊTES

de Pentecôte

Et ne pas être pris à l'improviste

Allez 9, boulevard des Italiens, et commandez à Crémieux son merveilleux complet ou pardessus de ville ou d'auto, que vous pourrez ne payer que 55 francs sur mesure. Chez le tailleur parisien, vous trouverez une collection de nuances spéciales, dans les teintes recherchées, bleu-gris ou kaki, et des qualités de drap garanties pure laine.

JOURNAUX ET REVUES

Un optimiste

Un optimiste, c'est le citoyen Jaurès. Et, à force d'optimisme naïf ou ingénieux, il arrive aux effets les plus comiques, quelquefois.

Il faut qu'il soit extrêmement optimiste déjà, pour être socialiste, pour compter sur la réalisation de l'utopie la plus improbable. Mais y compte-t-il vraiment ?... Son optimisme est plus divertissant encore dans la pratique de la politique quotidienne.

Au lendemain, par exemple, des journées électorales qui ont été le plus funestes aux socialistes, ne l'avons-nous pas toujours vu très content ? Ses candidats avaient échoué ; mais il trouvait un petit stratagème dialectique qui lui permettait — ah ! non pas sans industrie ! — d'affirmer que le socialisme était de plus en plus prospère.

Présent, la grève des fonctionnaires, fomentée par les unités pour le compte de la Confédération du travail, échoue.

L'*Humanité* n'en imprime pas moins cette manchette : « La solidarité prolétarienne », juste au moment où il est évident que le prolétariat ne « marche » pas. « La grève continue », ajoute le citoyen Jaurès. La crise, oui ; mais elle paraît ne profiter guère aux énergumènes. Et puis, le citoyen Jaurès raconte que les postiers sont « ardents, enthousiastes » ; évidemment, il n'a pas vu comme ils commencent à être les des mauvais meneurs qui les ont poussés à tant de folies.

Mais non, il ne s'en est pas aperçu : c'est la faute de son optimisme. Cet homme est naturellement enchané. Il n'a pas le moindre sentiment de la réalité. C'est un satisfait qui se donne l'air d'un mécontent.

D'ailleurs, en ce moment, il parle, il parle... A chaque séance de la Chambre, il a l'heureuse occasion de placer un

la-Cham-
ouv, per-
la dis-
ature, le
as moins
roit d'un
conclu-
conven-
propos et
façon ca-
ésolu, s'il
effet, le
rapport
des ju-
Russie,
pe de la
met lais-
impétent
s étran-
ers dans
natio-
na-

que lui du régime auquel ils sont soumis
chez eux, ont pris l'habitude, au cours
de ces dernières années, de publier leurs
œuvres en pays étranger, sous la pro-
tection de lois plus équitables.
— Mais, ce n'est là qu'un détail; ce qui
est plus grave et ce à quoi M. Miloukoff
n'a vraisemblablement pas songé, c'est
qu'en laissant l'éditeur libre de confier
— à des conditions d'ailleurs dra-
coniques — au premier venu la traduction
d'un ouvrage étranger, on jette dans la
masse des œuvres informées, écrites dans
un russe barbare et remplies de contre-
sens attestant une connaissance insuffi-
sante de la langue originale.

Il serait préférable, pour la langue
russe d'abord, pour l'instruction de la
masse ensuite, que moins d'ouvrages
pour être lus fussent mis en circulation, mais
que la rédaction et la tenue en fussent
un peu moins négligées.

J'ai pu voir hier M. Pergamante; l'é-
minent député d'Odessa a parfaitement
compris mes objections et il m'a fait ces
déclarations très nettes et très catégo-
riques qui, dans sa bouche, se passent
de tout commentaire :

— Je regrette profondément le
premier vote de la Douma et j'espère qu'elle
se ressaisira à la seconde lecture du pro-
jet.

Sans doute le gouvernement, dans la
situation actuelle, peut conclure et con-
clure certainement des conventions litté-
raires, mais je trouve que le principe
de ces conventions doit être proclamé
dans la loi elle-même comme il l'était
fort bien dans le projet soumis à l'as-
semblée.

J'estime que la traduction par elle-
même contient trop peu de travail per-
sonnel pour prétendre à une protection
spéciale. Au surplus, nous avions posé
dans le projet un principe des plus satis-
faisants et de nature à aplanir toutes
les difficultés; nous avions déclaré que
ne seraient pas considérées comme pla-
giats les compositions même basées sur
des œuvres étrangères, mais pré-
sentant un caractère d'originalité suffisant,
comme par exemple l'adaptation poé-
tique en langue russe d'une œuvre fran-
çaise et aussi nous faisions les tribu-
naux juges de toutes les constatations
qui pouvaient s'élever en cette matière,
et nous les mettions à même de tempé-
rer, le cas échéant, notre principe de la
non-liberté de la traduction, principe
qui s'impose de toute évidence car il est
indispensable de mettre fin au régime
de piraterie qui aboutit à répandre dans
la masse populaire des traductions tota-
lement dépourvues de valeur littéraire.

René Marchand.

D'autre part, M. Charles Benoist, député
de Paris, qui avait manifesté l'intention
de poser au ministre des affaires étrangères
une question pour savoir ce que le gouverne-
ment comptait faire en vue d'assurer la protection
des intérêts moraux des auteurs et des édi-
teurs français, vient de recevoir de M. Pi-
chon une intéressante lettre qui confirme,
dans plusieurs de ses parties, les rensei-
gnements que notre correspondant de Saint-
Petersbourg nous adresse.

Après avoir fait l'historique des démar-
ches tentées par le gouvernement de la Ri-
publique auprès du gouvernement impérial
pour l'amener à accepter un projet de conven-
tion qui sauvegarderait les droits de nos au-
teurs et de nos éditeurs; M. Stephen Pichon
ajoute :

« Ce projet de convention a été commu-
niqué au gouvernement impérial russe,
au mois de février dernier, avant l'expira-
tion du délai de trois ans fixé par l'ar-
rangement de 1906 pour l'ouverture des
négociations.

« A cette époque, le projet de loi sur la
propriété littéraire n'était pas venu en
discussion devant la Douma. Le gouverne-
ment impérial a donc déclaré, par
l'intermédiaire de son ambassadeur à
Paris, qu'il ne se trouverait en mesure
d'entrer en pourparlers au sujet de l'éla-
boration de la convention littéraire dont
nous poursuivons la conclusion, qu'après
le vote définitif de la loi et lorsque celle
lui aurait reçu la sanction impériale.

Ainsi que vous l'avez appris, l'Assem-
blée parlementaire russe, en votant le
texte de la loi sur les droits d'auteur, a
adopté en ce qui concerne les traduc-
tions des ouvrages étrangers faites en
Russie, un amendement qui prive les
auteurs étrangers d'un partie impor-
tante des droits qu'ils pouvaient attendre
de la nouvelle législation russe.

Informé aussitôt de l'adoption de ces
dispositions, je me suis empressé d'ap-
peler l'attention de M. l'ambassadeur de
Russie à Paris sur le préjudice qu'elles
porteraient aux intérêts de nos auteurs.

D'autre part, j'ai invité notre repré-
sentant à Saint-Petersbourg à faire va-
loir auprès du gouvernement impérial
les droits légitimes des littérateurs fran-
çais; droits que doivent consacrer les
stipulations de la convention à inter-
venir.

Avant d'entrer en vigueur, la loi telle
qu'elle vient d'être votée par la Douma
doit être soumise à l'approbation du
conseil d'Empire et recevoir la sanction
impériale.

Je me plains à penser qu'un nouvel exa-
men de ce texte législatif permettra d'y
apporter des modifications conformes à
nos vœux.

Quoi qu'il en soit, je me tiens en rap-
ports constants avec les présidents de
nos principales sociétés littéraires et ar-
tistiques; par eux je suis exactement
renseigné sur les desiderata de nos au-
teurs. Je puis donc vous donner l'assu-
rance que le gouvernement de la Répu-
blique ne négligera rien pour leur garan-
tir, par la convention dont l'accord pré-
cité prévoit l'établissement, l'exercice de
leurs droits sur leurs œuvres en Russie.

Voici, enfin, la proposition que veut bien
nous communiquer, au sujet de la pro-
priété littéraire en France, si rigoureusement
traitée par le récent arrêté de la Cour, M.
Paul Gault, membre du comité de la Société
des Gens de Lettres.

Il me semble que je suis propriétaire
du livre que j'ai fait au moins autant que
je suis l'être de la maison que je n'ai
pas bâtie. Ce propos d'un homme d'es-
prit, que cite M. de Varigny (*Revue des
Deux-Mondes*, 15 mars 1890), est incon-
testablement conforme au bon sens,
mais la loi française ne l'admet point à
la justice. Sans doute, elle ne dépouille
point les auteurs vivants, mais elle dépouille,
dans la personne de leurs héritiers, les
auteurs défunts, cinquante ans après
leur mort. Elle agit ainsi à des résul-
tats bizarres et déconcertants.

Léguer une maison ou un champ, et

vos héritiers en jouiront indéfiniment
avec les mêmes droits que vous; les re-
venus produits par cette maison ou ce
champ eussent-ils dix fois, vingt fois,
cent fois dépassé le prix d'achat, le droit
des possesseurs reste intact; aucune
atténuation n'y est apportée, aucune re-
prise n'est exercée par la collectivité.
Léguer maintenant votre œuvre, livre,
pièce de théâtre, tableau, statue, etc., et
cinquante ans après votre mort, votre
fils lui-même verra le droit de tous sur
cet œuvre se substituer à son droit d'hé-
ritier; qui que ce soit pourra éditer
le livre, jouer la pièce de théâtre, tirer
des reproductions du tableau ou de la
statue, sans avoir aucune redevance, si
minime soit-elle, à lui payer. Le bénéfice
de votre travail passe au premier venu
à qui vient l'idée de l'exploiter. Et en-
core n'est-ce que depuis une quarantaine
d'années que ce délai a été porté à cin-
quante ans; auparavant, il n'était que
de dix ans; mais au point de vue du
principe, cette prolongation importait peu;
ici, le temps ne fait rien à l'affaire, et la
spoliation n'est pas moins réelle pour
être un peu moins prompte.

Pourquoi un traitement aussi spécial
— le traitement de la production la moins
favorisée — est-il imposé à la propriété
littéraire et artistique? On comprend à la
rigueur que celle-ci fut mal reconnue
au temps où les écrivains et les artistes,
d'ailleurs peu nombreux, trouvaient faci-
lement de hautes protections et vivaient
soit d'une pension du Roi, soit des libé-
ralités de quelques grands seigneurs,
mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.
Les artistes et les écrivains forment une
véritable classe de travailleurs, exerçant
une profession qui ne comporte plus les
privilèges d'autrefois; on s'explique mal,
dès lors, le privilège à rebours dont ils
sont victimes présentement.

On en donne cependant plusieurs rai-
sons; à vrai dire, la plupart ne valent
rien, mais il en est deux ou trois qui ont
une apparence spécieuse capable de faire
illusion, et qui, jusqu'à ce jour, ont
réussi à battre en brèche le principe de
la propriété indéfinie quant à sa durée.
On allègue que les idées d'un écrivain
ou l'inspiration d'un artiste ne lui appar-
tiennent pas en propre, en ce sens que,
consciencieusement ou non, l'écrivain et l'ar-
tiste puisent dans le fonds commun
constitué par les œuvres de leurs dé-
cendres, les meilleurs éléments de leur
œuvre, et que, par conséquent, il n'est
pas contraire à la justice de leur refuser
un monopole indéfini sur ce qui n'est
pas sorti uniquement de leur cerveau.
La réponse est facile : la situation de
l'écrivain et de l'artiste est identique à
celle du propriétaire d'une maison ou
d'un champ; ce dernier s'est servi in-
contestablement des découvertes anté-
rieures, et lorsqu'il bâtit sa maison ou
cultive son champ, il le fait selon des
procédés perfectionnés de générations
en générations. Et pourtant restreint-on
son droit ou celui de ses héritiers? Non,
pourquoi, dans des cas pareils, établir
cette différence de traitement?

On dit encore que la collectivité hu-
maine a une sorte de droit supérieur sur
les chefs-d'œuvre de l'esprit humain,
d'où cette obligation de les mettre à por-
tée de quiconque, aux meilleures condi-
tions possibles de bon marché, de façon
à ce que le plus pauvre puisse jouir de
la beauté créée par le plus grand, par la
constitution de ce « domaine public »
devenu le patrimoine de tous et de cha-
cun. Pêtrons raisonnablement, si l'on
avait quelque valeur, conduirait à la suppres-
sion de toute propriété. Si, en effet, l'es-
prit humain a droit à l'aliment intellec-
tuel, le corps humain a droit également
à l'aliment matériel, et il a bien aussi le
droit à être abrité contre les intempé-
ries; ce sont là, semble-t-il, des besoins
dont la satisfaction s'impose avec plus
de force encore que celle des besoins
spirituels, car, logés à la belle étoile qui
n'est pas toujours belle, et le ventre
creux, les pauvres humains sont peu ca-
pables de goûter les beautés de la lit-
térature et de l'art. Or, dépossédés-
t-on, au bout de cinquante années, ceux qui
ont hérité d'une maison ou d'un champ?

Il est enfin un dernier argument qui,
au premier abord, semble plus pertinent
que les autres et qui est comme la tarte
à la crème des partisans de la propriété
littéraire réduite à un certain nombre
d'années : la collectivité, dit-on, malgré
le droit incontestable qu'elle a de jouir
des chefs-d'œuvre de l'esprit humain,
serait, sans cette restriction, à la merci
des ayants droit de l'auteur, car il pour-
rait arriver que ceux-ci, ne partageant
point les opinions exprimées dans l'œuvre
ou telle œuvre, la missent sous l'éto-
ile et en privassent ainsi les généra-
tions futures.

Tout d'abord, ce danger-là n'apparaît
point comme très redoutable en fait;
vraisemblablement le nombre ne serait
jamais bien considérable de ces héritiers
qui renonceraient aux revenus
qu'ils pourraient tirer de l'exploitation
commerciale des œuvres à eux léguées,
et sacrifieraient bénévolement leurs in-
térêts matériels à l'intransigeance de
leurs convictions. Mais, ce danger fut-il
réel, le moyen existe d'y parer; c'est la
disposition qui prévoit le cas où le droit
exclusif d'un individu nuit à la collec-
tivité, et qui établit « l'expropriation pour
cause d'utilité publique ».

Le jour où l'héritier d'un Lacordaire
ou l'héritier d'un Taine se refuserait à
laisser tirer de nouvelles éditions des
Conférences de Notre-Dame ou de l'In-
telligence, l'Etat, très légalement, inter-
viendrait pour exproprier cet héritier de
la même façon qu'il intervient pour
s'emparer d'un bâtiment, d'un terrain,
d'une source, etc., dans un intérêt pu-
blic, mais à la condition de lui payer
« une juste et préalable indemnité ». De
la sorte, le droit de propriété individuelle
serait sauvegardé, comme serait pareille-
ment sauvegardé le droit de la collec-
tivité.

Qu'on ne dise pas que ce droit d'ex-
propriation concédé à l'Etat risquerait
de mettre entre les mains d'un gouverne-
ment despotique une arme permettant
de supprimer une œuvre jugée mau-
vaise, ces sortes de gouvernements igno-
rent les scrupules, et n'ont que faire
d'une disposition législative pour inter-
dire un livre ou une pièce. Cela s'est vu
quelquefois déjà dans notre histoire. Vis-
à-vis des despotes, il n'y a pas plus à
craindre qu'à espérer des lois quelcon-
ques.

La conclusion de tout ceci est donc
que la véritable solution à donner à la
question de la propriété littéraire et ar-
tistique est sa reconnaissance légale,
formelle, complète, et sans autre déro-
gation que celle qui existe déjà pour

toute propriété, le droit d'expropriation
tel qu'il se comporte actuellement. Le
jour où le Parlement français se sera
enfin décidé à proclamer ce principe,
bien des difficultés seront supprimées,
en même temps que disparaîtra la
grande injustice qui frappe les écrivains
et les artistes dans leur descendance. Et
notre voix s'élèvera avec bien plus d'au-
torité et de force pour demander aux autres
peuples de reconnaître à nos nationaux
un droit que nous-mêmes leur aurons
reconnu dans son intégralité sans ré-
serves ni restrictions.

Paul Gault.

AVANT-PREMIÈRES

LE NOUVEAU SPECTACLE DU THÉÂTRE MICHEL

M. Michel Mortier annonce pour ce soir la
répétition générale de son nouveau spectacle.
Les deux gros morceaux en seront : *Effets
d'optique*, comédie en deux actes de M. Ro-
main Coûs, et *Le Premier pas*, opérette de
M. Michel Carré, musique de M. Georges
Menier. Sur la comédie et l'opérette, les au-
teurs ont bien voulu dans les lettres qui sui-
vent, nous fournir d'indispensables et spiri-
tuelles indications :

Paris, le 16 mai 1909.

Mon cher ami,

Michel Mortier a beaucoup de quali-
tés; mais il a, heureusement pour lui
et pour nous, un défaut admirable : il est
entêté. Il est même le directeur de théâtre
le plus entêté que j'aie jamais connu, et
Dieu sait !... Quand il veut quelque
chose, il le veut bien et, quand il veut
bien quelque chose, il le réalise.

C'est ainsi qu'au mois d'octobre, lors-
que je lui lui *Effets d'optique*, la comédie
en deux actes dont la répétition gé-
nérale a lieu ce soir, il décréta immédia-
tement que le principal rôle en serait créé
par ce délicieux fantaisiste qui s'appelle
Le Gallo.

Mais Le Gallo n'était pas libre, mais
Le Gallo était engagé ailleurs pour toute
la saison, mais Le Gallo... « Le Gallo »,
créa chez moi votre pièce cette année,
je vous le garantis », répondait-il avec
cette voix si curieusement euphonique
que vous lui connaissiez.

Ce diable d'homme avait raison et, à
quel point il avait raison d'attendre,
nous le verrons ce soir. Il a entouré ce
charmant comédien d'artistes excellents,
le subtil et imprévu Harry Baur, le pi-
toresque Bressol, Keller le malicieux et
le sympathique Miller. Quant aux rôles
féminins, ils sont interprétés par deux
artistes exquises qui rivalisent d'esprit,
de finesse, de grâce et de talent : Mmes
Alice Nory et Hélène Dutrieu.

Si *Effets d'optique* ne fait pas tous les
effets... d'optique scénique que l'auteur
en attendait, il ne devra s'en prendre
qu'à lui-même. Et en tout état de cause,
il devra des félicitations et des remercie-
ments à son directeur.

Décidément, Michel Mortier a raison
d'être un type « dans le genre de Cle-
meau », comme eût dit Allais. Il doit
son succès continu à l'application de
la « manière forte ».

Mille amitiés, à vous et à votre troupe.
R. Coûs.

De M. Michel Carré, l'auteur du *Premier
Pas*, musique de M. Georges Menier :

Mon cher ami,

De cette petite comédie musicale, sans
prétensions, l'habile homme et l'artiste
qui est Michel Mortier, a fait un joli acte,
à surprises, aux révélations sensation-
nelles. Je m'étais, moi, contenté de ré-
véler, non au public mondain qui le
connaît et l'apprécie, mais à tout le pu-
blic, le talent déficacement ému, la grâce
charmante du musicien d'avenir qui est
Georges Menier; le directeur du théâtre
Michel a fait mieux : il a décidé une
danseuse à jouer la comédie et une co-
médienne à chanter, et je vous assure que
c'est exquis. Cécile de Mérode, fine, éle-
gante, chaste, dans une œuvre une fois
et par son rôle avec la plus étonnante es-
pièglerie; Mmes Rosini-Doris, artiste sur-
au talent souple et varié, s'est découverte
une voix, une vraie voix; en chantant, ce
qui devient de plus en plus rare, elle sait
dire et dire avec esprit.

M. Magnenat, de l'Opéra-Comique, n'a
pas encore eu, rare l'occasion de
se produire; il la révéla, lui aussi, au pu-
blic parisien, de rares qualités de chan-
teur, et une adresse de comédien déjà
sur de lui. M. Miller, qui a toutes les
traditions du répertoire, complète le
quatuor, et c'est d'un amusement infini.
Grâce à Michel Mortier, cette bluette
ne passera pas indifférente. C'est ce que
je souhaite vivement pour mon ami
Georges Menier, qui est loin de res-
sembler à un amateur et dont je
suis très fier d'être le parrain à ce
baptême civil. Mais Cécile !... y avait-
il vraiment trois grâces? Moi je n'en
connais qu'une.

Cordialement votre,

Michel Carré.

Paris, le dimanche 16 mai.

Cher monsieur Bassel,

Lorsque je me suis amusé à souligner
d'un peu de musique la charmante co-
médie que mon ami Michel Carré m'a
vécu confiée, et lorsque quelques amis,
peut-être trop bienveillants, m'eurent
encouragé de leurs approbations, je fus
en effet très heureux à l'idée d'être joué
sur une véritable scène, et très fatigué
de prendre ainsi une petite place dans cette
grande famille qui est le monde théâtral.
Maintenant que le grand jour appro-
che et que je fais un retour sur moi-
même, je me demande, non sans
anxiété, si l'on n'est pas un peu sage de
m'en tenir à la réserve que j'avais tou-
jours gardée jusqu'ici ?

Croyez bien toutefois que je ne saurais
prendre qu'une toute petite part des ap-
plaudissements qui iront surtout à l'ex-
quise interprétation que m'a donnée
Michel Mortier (je lui en suis particulière-
ment reconnaissant). Elle sera le meil-
leur soutien de mon... « Premier pas ».

Croyez, etc.

Georges MENIER.

Le dernier mot appartenait à M. Michel
Mortier. Il nous a écrit hier :

Mon cher ami,

Vous me demandez un commentaire
aux trois trop élogieuses lettres qui pré-
cèdent. Je n'en serai vraiment pas. Que
voulez-vous que je dise, si ce n'est que
leurs auteurs sont les hommes les plus
tallants que je connaisse, car il est
probable que je n'aurais pas monté leurs

pièces avec les artistes qu'ils citent, si
elles n'en eussent été tout à fait dignes.
Aussi ne puis-je que les remercier d'a-
voir bien voulu me les offrir, et ajouter
qu'avec *Effets d'optique* de M. Romain
Coûs, et le *Premier pas* de M. Michel
Carré et Georges Menier, mon pro-
gramme comprend encore un mimi-
drame très curieux, *Nuit Sicilienne*
de M. Lucien Mayrargue, mis en musi-
que par M. Redstone, qui interprète
la très remarquable Christine Kert
et l'excellent mime George Vague, et
un acte de MM. Darantière et Maza-
mey, *L'Amour chante*, qui servira de dé-
but à une de nos plus jolies et plus char-
mantes artistes, Mlle Jeanne Dirys, ayant
comme partenaires l'amusant Bressol et
M. Félix Ander qui a quitté l'Athénée
pour venir au théâtre Michel.

Cordialement poignée de main et tous mes
remerciements.

Michel MORTIER.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

Au théâtre Michel, à 9 heures, répétition
générale de :
Effets d'optique, comédie en deux actes de
M. Romain Coûs;

Le Premier pas, opérette de M. Michel
Carré, musique de M. Georges Menier;
L'Amour chante, comédie en un acte de
MM. Darantière et Mazamey;
Nuit Sicilienne, mimi-drame en un acte de
M. Lucien Mayrargue, musique de M. Willy
Redstone.

La direction prie ses invités de venir exac-
tement à l'heure fixée. Le spectacle com-
mencera à neuf heures précises sans lever de
rideau.

Ordre du spectacle : la *Nuit sicilienne*,
L'Amour chante, *Effets d'optique*, le *Premier
pas*.

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *Thaïs*, pour la der-
nière représentation de Mme Lina Cavalieri
(Mmes Lina Cavalieri, Laute-Brun, Durif,
Campredon, MM. Gouloucourt, Delmas, Du-
bos, Delpeyrot, danse : Mlle Zambelli).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Modes*
(M. Desnoes, Paul Numa, Mlle Pro-
vost); *Comais-toi* (M. Le Bary, Raphaël
Bary, M. Georges Grand, Mmes Bar-
tot, Berthe Boyl).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, repré-
sentation populaire à prix réduits (avec location),
Solange (Mme Vallandri, MM. Francel, Al-
lani, Cazeneuve, Delvove).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/2, *la Danicheff* (MM.
Desjardins, Bernard, Vargas, Grétilat, Cham-
breuil, Fabre, Mmes Grumbach, Vénit, Al-
bane, Kerwiel).

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2,
la Tosca (Mme Sarah Bernhardt, MM. Cha-
meroy, Maxudian, Angelo, Ch. Krauss, Mmes
Jane Mée, Seylor, Boulenger, Dug, Thomas).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, 317^e
représentation du *Roi* (M. Brasseur, Guy, Max
Dearly, Prince, Numès, Moricy, Simon,
Pétil, etc., Mmes Marcelle Leander, Amélie
Dierle, etc., et Mlle Lanterne dans le rôle de
Marie Bourdier).

— A l'Opéra, à 11 heures, au 3^e acte,
la répétition officielle.

— On commencera, à 8 h. 1/4, par *un mari
trouvé* (Mlle Chapelas, Harnold, MM.
Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au théâtre lyrique municipal (Gaité), à
9 heures, mise en scène de *la Fille du
Diable* (Mme Isadora Duncan et son école
d'enfants dans les *Dances grecques*); et
les concours de l'orchestre Colonne sous la
direction de M. Edouard Colonne.

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *la Roman-
che* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Guilly, André Dubosc, Pierre
Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary,
Jeanne Desclous).

— Au théâtre Réjane, à 9 heures, *la Fille du
Diable* (Mlle Mireille, M. Muffat); *Après
nous* (Mlle Mylo d'Arcy, Mlle Tine, Villa);
et *la Fille du Diable* (Mlle Cora Laparède, MM. Co-
quelin, Priou, Marie Chénier, Mmes Mireille
Mireille, Alice Bery, Alice de Tender, Alice
Gillet, J. Bary, Nemo).

— A l'Opéra, à 8 h. 1/4, *la Scandale*
(M. Lucien Gu

année, nos secrétaires de théâtres nous donneront la primeur d'un acte inédit en vers de M. Edmond Rostand : *Jean qui pleure et Jean qui rit*, qu'interpréteront Mlle Robinne, MM. Brunot et J. de Férandy, de la Comédie-Française.

Les 25, 26 et 27 mai l'« Œuvre » représentera dans la salle Fémina, comme nous l'avons dit déjà, *l'Electra* de Hugo de Hofmannsthal, mise en musique par M. Richard Strauss.

Mlle Suzanne-Després reprendra à cette occasion sa belle création d'Electra : elle sera entourée par les mêmes interprètes qui doivent jouer la pièce en Amérique avec elle, en mai et juillet : Mlle Sophora Mossé, déjà applaudie dans *la Malène*, de M. Paul Spack, Mlle Pagandet et M. P. Rameil.

Est-ce parce que la sympathie du public va aux artistes amicalement réunis pour continuer la série de spectacles du Théâtre-Royal ? Est-ce aussi à cause de la supériorité du spectacle ? Il y a foule, chaque soir, pour applaudir dans *Venez très tôt*, *Après nous, le Pêcheur et Paris-Chichis*, Mlle Chénuel, M. Muffat, Mlle Mylo d'Arville, MM. Turin et Villa, Mme Cora Laparcerie, MM. Priour et Coquet, Mmes May Melsa, Alice Bér, Alice de Tender, Alice Gillet, J. Bér et Nemo.

Les 19 et 21 mai courant, à neuf heures, seront données à Fémina, deux représentations de la célèbre pièce hollandaise de Marcellus Emanto, *Quand le monde s'en mêle*, traduite et adaptée par M. Brodard-Durand et J. Valmy-Baysse. Elle sera interprétée par Mmes Nau, Norma, MM. Roger Karl et Joris Walter.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

— Université des Annales (51, rue Saint-Georges) Excursion à Rambouillet : Par train spécial (1^{er} classe). Promenade en breaks à la Bergerie de Marie-Antoinette, étangs de Coupe-Gorge et dans la forêt. Déjeuner dans la salle des Fêtes. Visite du Château. Conférence par M. Jean Madeline avec auditions. Promenade à la Laiterie de Marie-Antoinette. Gouter à la Chaumière de Coquilages.

Ce soir :
Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, 23 tableaux, 800 costumes (le singe Consul Peter, le lion Salvador Romagnolo; Automates; Claudius, Pongaud, Marcel et Marie Marville), (La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, Castro à Paris). Le plus grand succès de la saison.

— A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot (le Pays des singes, Match d'un train et d'une auto, le Pêcheur et Paris-Chichis, Mlle Ethel Levey, Florido, Mlle Eremoy, Arant, Mlle Brodard-Durand, M. Vilbert, Darcet, Ressa, Danvers, Portier, etc.). « M. et Mme X... » en cab, bicyclette et tandem, « le vent de la saison ». *The Prince Dollar*, nouveau ballet en 2 tableaux : Mlle Lucy Rely, les Sparkling Girls. Partie d'attractions.

— Au théâtre, Marigny, à 8 heures, pour la réouverture, la *Revue de Marigny* (Mmes Germaine Gaillois, M. T. Berka, Delmarès, MM. Gabin, Max Morel).

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; Footit et Chocolat; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Bless), à 9 h. 1/2, *Chacun sa botte*, revue en un acte en vers, de Dominique Bonnard et Numa Blés, jouée par Lucy Pezet, Antoine Lauff, Georges Charon, etc. *L'Esquipe*, de Caran d'Ache, présentée par Numa Blés; les chansonniers Dominique Bonnaud, Paul Weil, Georges Balha, etc., dans leurs œuvres.

— Au « Diable au Corps », *Allez au Diable*.

490.000 francs ! Tel est le chiffre colossal offert par l'Amérique à Consul Peter, l'ex-

traordinaire chimpanzé qui révolutionne Paris en ce moment. C'est assez dire quelle attraction unique possède en ce moment les Folies-Bergère. D'ailleurs, tout-Peter le sait déjà, car depuis les débuts de Peter dans la merveilleuse *Revue* de P.-L. Fiers, le premier de nos music-halls revues du monde et en refusant pendant longtemps encore.

Décidément la vogue est à Marigny qui peut supporter tous les changements de température grâce à sa salle si bien aménagée pour braver le froid ou la chaleur. Aussi l'amusante revue de MM. Briquet et Bastia continue-t-elle d'attirer en foule le public tant par l'esprit des auteurs que par le charme de l'entrain de ses interprètes d'élite : Germaine Gaillois, Marie-Thérèse Berka, Delmarès, de Landy, Lavigny, Gabin, Max Morel, Fréjol, etc., etc. Ajoutez à cela une superbe mise en scène et le ravissant escadron des « Marigny Girls » et vous aurez la raison de ce magnifique succès.

La Cigale, *Amour et pistons*, la désopilante fantaisie militaire en cours, marche décidément sur les traces des modèles du genre : *Champignol malgré lui*, les 28 jours de Clarel, etc.

Les spectateurs se divertissent franchement aux folles péripéties de la pièce, aux exploits d'Allema, la piquante artiste au brio incomparable, de l'exubérante Charlotte Martens, du Dorville, de Saint-Paul et de tous leurs excellents camarades.

Volia qui donne tout le temps nécessaire à M. Raphaël Plateau pour préparer la revue de printemps qui servira de rentrée aux deux enfants prodiges : Jane Marnac et Claudius.

Serge Basset.

COURRIER MUSICAL

Les clous de la Boîte à Fursy : Jules Moy, à 10 h. 1/4.

Fursy, ses improvisations : à 10 h. 4/2.

Yves Berty dans la revue *O.E.O.E.*, *L'Amie des salons*, à 11 h. 1/2; *L'Amour en 1914*, à 11 h. 1/2; *La Chantuse cosmopolite*, à 11 h. 3/4.

Ce soir :
Salle Pleyel, 1^{re} séance Ysaye-Pugno, avec les concours de M. Hollman et Montoux : Trio en ré, Sonate en ut mineur, Quatuor en mi bémol. Billets à la salle et chez M. A. Dandel.

Salle des Agriculteurs, 1^{er} récital de chant de Juliette Gilp (Schubert, Schumann, Brahms). Au piano : Erich J. Wolf. Billets à la salle et chez M. A. Dandel.

— A 9 heures, à la salle de l'Université des Annales, concert donné par Mlle Olga Daunal, avec les concours de Mmes Lilye Berty, Tassart, Bromberg, MM. Dutoy, Sigonnet et Mendels.

Alfred Dellila.

LES GRANDES VENTES

COLLECTION DE FEU L'ABBÉ LE MONNIER

M. L'abbé Dubreuil a vendu samedi, à l'hôtel Drouot, la collection laissée par l'abbé Le Monnier. Il s'agit surtout d'œuvres d'expression religieuse. La vente, qui comprenait une soixantaine de numéros, a produit 47.992 francs. En voici le détail :

N° 6, Lorenzo di Credi, *La Vierge adorant l'enfant Jésus*, 5.605 fr.; n° 27, Rigaud, *Portrait de Fénelon*, 1.050 fr.; n° 31, J. Savoldi, *Portrait d'Alphonse*, 1.350 fr.; n° 35, Ugolino, *La Vierge portant l'enfant Jésus*, 1.550 fr.; n° 44, Ecole flamande, *Cherchez dans une cour*, 1.810 fr.; n° 52, Ecole de Nuremberg (seizième siècle), *Saint Jérôme en méditation*, 3.000 francs.

Les Della Robbia de la collection ont eu le don de fixer plus spécialement la curiosité des amateurs. En voici les adjudications :

N° 58, Deux merveilleuses : *la Justice et la Tempérance*, terre cuite émaillée de l'atelier de Della Robbia, 6.100 fr.; n° 60, Tympan représentant l'Annonciation, terre cuite émaillée avec figures en haut relief de l'atelier de Andrea D. R. 8.200 fr.; n° 61, Retable rectangulaire, représentant la Vierge, l'enfant Jésus et des

Saints, de l'atelier de Giovanni D. R. 4.500 fr.; n° 62, Petit retable représentant le *Corymbus*, *Le Christ dans les anges*; dans la prédelle, le *Christ à deux dans la sépulture*, la *Vierge et saint Jean*, terre cuite, atelier des D. R. 3.080 francs.

La vente de la collection de Mme A. F. s'est achevée avant-hier, sous la direction de M. Henri Baudoin, et a produit 219.675 francs.

Voici quelques prix de la dernière journée :
N° 503, Brûle-parfum en bronze et laque, 832 fr.; n° 534, Statuette en bronze : *Vulcan debout*, travail venant du début du dix-septième siècle, 1.600 fr.; n° 536, Grande pendule, époque Louis XV, 855 fr.; n° 537, Pendule en bronze doré et marbre blanc, époque de Louis XVI, 3.100 fr.; n° 551, Commode en palissandre et bronze doré, époque Régence, 900 fr.; n° 552, Commode en marqueterie de bois de couleur et bronze doré, époque Régence, 1.300 fr.; n° 553, Commode en bois de violette et bronze doré, époque Régence, 1.000 fr.; n° 554, Commode en bois de violette et bronze doré, époque Régence, 1.000 fr.; n° 561, Brûle-bougie, époque Louis XV, 5.500 fr.; n° 561, Brûle-bougie en acajou, époque Louis XVI, 1.800 fr.; n° 569, Guéridon en acajou et bronze, fin du dix-huitième siècle, 2.255 francs.

A Londres : vente Day.

La vente de la collection Day, faite chez Christie, à Londres, a donné, pour les tableaux, une série de prix particulièrement élevés :

MILLET : *la Gardeuse d'oies*, 134.250 francs; *Daubigny*, les *Bords de l'Oise*, 47.200 fr.; *Payson au clair de lune*, 28.350 francs; *Le Bac*, 73.500 fr.; *Entrée de village à Courbon*, 47.250 fr.; *Les Bûcherons*, 36.000 fr.; *La Chaudière parmi les dunes*, 35.425 fr.; *Souvenir d'Italie*, 23.925 francs; *Le Village*, 22.300 fr.; *Automne en forêt*, 12.075 francs.

Jules Dupré : *Clairière en forêt*, 43.500 fr.; *Bords de rivière*, 13.500 francs.

Harpones : *Solitude*, 7.500 francs.

Quelques tableaux des peintres modernes de Hollande et de Belgique, de ceux que nous ne voyons jamais passer dans les vitrines de Paris, se sont enlevés à des prix exceptionnels :

MARIS : les *Quatre Moulins*, 85.375 fr.; *Feeding Chickens*, 78.500 francs.

MAUVE : *Trompeuse d'outremer*, 70.875 fr.; *Lisière de bois*, 33.025 francs.

La collection comprenait encore une *Bergère* de M. Jacques, qui fit 44.100 francs et des *Vaches aux pâturages* de Van Marcke, une belle œuvre adjugée 18.375 francs.

Valemont.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

La journée des Poules d'essai est toujours une journée attrayante. Celle de 1909 n'a pas manqué à la tradition et, malgré un temps des plus incertains, il y avait foule, hier, sur l'hippodrome de Longchamp. L'après-midi s'est du reste fort bien passé, en dépit de quelques gouttes d'eau qui n'ont nui en rien au succès de la réunion.

La Poule d'essai des Pouliches servait de rentrée à Azalee qui, l'année dernière, avait quitté le turf sur de prestigieuses performances. La fille d'Alax n'a pas heureusement changé d'une aune depuis l'année dernière, son rein plongé, et si elle s'est avantagée en l'année dernière, en fin d'année. Cette musculature des fesses et des cuisses revivait avec le travail et l'exercice public, car ce qui manque le plus à l'heure actuelle à la pouliche de M. Edmond Blaise, c'est d'avoir couru.

Rien ne vult la course pour amener un animal en condition, et je n'en vus pour exemple que les progrès accomplis par Ronde de Nuit, la gagnante d'hier. Quel poids la Ronde de Nuit d'hier rendrait-elle à la Ronde de Nuit du prix de Villers ? De combien de livres a-t-elle battu George, derrière laquelle elle finissait dans le Prix Pénlope ? On laisse-elle Rose de Flandre tout elle avait

raison avec quelque peine dans le prix Semestre ? La pouliche de M. de Brémont a mis une surchère sur sa forme du près d'une stone à chacune de ses sorties. Tenu dans du coton et réservé pour la Poule d'Essai, elle n'est probablement pas gagnée cette épreuve qu'elle a enlevée d'une façon si désinvolte.

Azalee a fini seconde, devançant nettement tout le reste du lot. Cet insuccès n'est donc que relativement décevant.

La Poule d'Essai des mâles est revenue à Verdun, l'excellent performeur du baron Maurice de Rothschild. Mais, si régulière que paraisse cette épreuve, — et qu'elle soit très probablement en ce qui concerne le gagnant — elle a constitué la course la plus impossible à prévoir parmi toutes celles qu'un poulailler peut offrir. Nous avions appris à connaître Verdun comme un cheval de fond, un accrocheur, un « coureur » pur. Or, c'est sur un démarrage foudroyant qu'il a laissé sur place Oversight, Mehari, Frère Luce et tutti quanti. Verdun gagne sa course, et quel est le cheval qui revient sur lui, le menace et succombe en finissant plus fort que lui ?

Italie, Italie qui n'avait joué aucun rôle dans le prix Greffulhe !... Et *mon erudimini, gentes !*

Je signale au passage que les gagnants des deux poules ont été montés par O'Connor, jockey de fortune dans la circonstance, passé de mode, ce qui semblerait prouver que pour les jockeys il en est des courses comme pour les chevaux. Nous avions appris à connaître O'Connor comme un jockey qui n'a rien de plus sûr que de monter le meilleur cheval.

Kenilworth, très adroitement piloté par G. Stern (passé de mode aussi celui-là), a enlevé facilement le prix Rainbow, inauguré heureusement en France les couleurs du colonel Murel.

Après le prix Rainbow, nous avons reçu la dépêche annonçant la victoire d'Ag à Hag to Hag dans le Grand Prix de Bruxelles. Le succès des couleurs de M. James Hennessy a été — est-il besoin de le dire ? — on ne peut plus sympathiquement accueilli.

Prix de Vauvresson (3.000 fr., 2.200 m.). — 1, Lehan, à M. Marino Clado (Garnier); 2, Ma Chérie, à M. Pilzer (O'Neill); 3, Or du Rhin, à Mme Doublet (Every) (encolure, 3 longueurs).

Non placés : Mutchikoak, Jubilé, Boom de Ay, Cajolet, Bel Ange.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 96 fr. Placés : Lehan, 31 fr. 50; Ma Chérie, 17 fr. 50; Or du Rhin, 39 fr. 50.

Prix de l'Espérance (8.000 fr., 3.000 m.). — 1, Garoubier, au docteur H. David (J. David); 2, Lovelace, au prince Murat (J. Chidès); 3, Justine II, à M. E. Leigh (G. Stern) (1/2 longueur, 3 longueurs).

Non placés : Diabolio, Queritron, Skaliger, Roi des Huns, Red Lock, Sarbalakio, Gland d'Or, Daubray, David.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 713 fr. 50. Placés : Caroubier, 55 fr.; Lovelace, 13 fr. 50; Justine II, 15 fr.

Prix d'Essai des pouliches (30.000 fr., 1.600 mètres). — 1, Ronde de Nuit, à M. J. de Brémont (O'Connor); 2, Azalee, à M. Ed. Blaise (G. Stern); 3, La Duporterie, à M. A. Aumont (Hobbs) (3 longueurs, 2 longueurs).

Non placés : Mlle Bon, Gyras, Rose de Flandre, Genny.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 106 fr. Placés : Ronde de Nuit, 25 fr.; Azalee, 16 fr.

Prix d'Essai des poulains (30.000 fr., 1.600 mètres). — 1, Ronde de Nuit, à M. J. de Brémont (O'Connor); 2, Italie, au vicomte d'Harcourt (Hobbs); 3, Oversight, à M. W. K. Vanderhilt (Bellhouse) (encolure, 2 longueurs).

Non placés : Mehari, Héralut, Exorde, Frère Luce.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 96 fr. Placés : Verdun, 21 fr.; Italie, 71 fr. 50.

Prix Rainbow (30.000 fr., 5.000 m.). — 1, Kenilworth, au colonel Hunsiker (G. Stern); 2, Merce, à Mme Chermetteff (Baral); 3, Aquabelle, à M. A. Pellerin (A. Chappann) (4 longueurs, 5 longueurs).

Non placés : Santa Livrade, Montjoie, Rabat, La Belle II, Bijou Royal, Villégère.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 64 fr. Placés :

COMMISSAIRES-PRISEURS

AVIS

A ces annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

Expositions et Ventes

COLLECTION ALFRED HUBERT

TRÈS BELLES ESTAMPES

DE TOUTES LES ÉCOLES
GUEVRES de Albert Bonin, Marc-Antoine Raimondi, Rembrandt, Van Rijn et autres
PORTRAITS ET PIÈCES HISTORIQUES
Vente Hôtel Drouot, salle 6, du mardi 25 au samedi 29 mai 1909, 2 heures précises
M. Ed. APPERT, expert, M. A. DANLOS, expert, 15, rue de Valenciennes, 15, quai Voltaire.
Exposition lundi 24 mai, de 2 heures à 5 heures.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE 11

TRÈS BEAUX BIJOUX

Colliers de perles, Argenterie
Les 21 et 22 mai 1909, 2 heures. Exposition le 20 mai.
2^e TABLEAUX, PORCELAINES, OBJETS D'ART
Le 21 mai 1909, 2 heures. Exposition le 23 mai.
COMMISSAIRES-PRISEURS

M. EDOUARD FOURNIER, rue de Maubeuge, 29.
M. FALKENBERG, expert, rue Lafayette, 6.
M. DUCHESNE et DUPLAN, exp^{rs}, r. Rossini, 6.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

AVIS

A ces Annonces est appliqué un Tarif dégressif, dont les prix diminuent en raison de l'importance des ordres.

ADJUDICATIONS

Paris

ADJUDICATION de M. COTTE, not. 6, r. Royale, 24 mai, 1 h. 10.
10 lots : « UNION INCENDIE », 10 lots : M. p. 2.200 p. lot.
5 lots : « UNION VIE », 5 lots : 4.700 —
35 lots : « ASSUR. GEN. », 35 lots : 6.500 —

SON, angle de Charenton, 204 et 206 du Congo.
MAISON 349^e Rev. br. 15.927 fr. M. p. 150.000 fr.

TERMINUS, angle de Charenton 618 et Charolais.
S'adresser à M. Jean Durand et à M. Jean Durand, avoués, et à M. Cottet, notaire, à Paris.

Ch. not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

VENTE au Palais, à Paris, le 9 juin 1909, à 2 h. :

MAISON A PARIS

RUE DE VANVES, N° 122 (14^e arr.)

Conte : 324 m. 60. Revenu net : 14.155 fr. environ.
Mise à prix : 100.000 francs

S'adresser à M. Jean Durand et à M. Jean Durand, avoués, et à M. Cottet, notaire, à Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 10 juin 1909, à 2 h. :

PROPRIÉTÉ A PARIS

RUE DU FER-A-MOULIN, 42 & 44

Contenance : 2.020 m. env. Prêts du Crédit foncier.
Mise à prix : 205.331 francs

S'adresser à M. DELAURE et Bonnin, avoués à Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 10 juin 1909, à 2 h. :

HOTEL A PARIS

RUE DE BELLECHASSE, N° 17

Conte : 512 m. env. Revenu : 100.000 fr. env.
Mise à prix : 253.667 francs

S'adresser à M. RIGNIER, avoué, 13, rue Tronchet; Adam, Nogret, Juillard, Bertrand et Mesleau, avoués, et à M. William Bazin et Mouchet, notaires.

Environ de Paris

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

PROPRIÉTÉ VILLE d'AVRAY, r. de la Justice, 9 et 11.
Mise à prix : 100.000 fr. S'adresser à M. Cottet, not. 8 juin, M. PHILIPPE, not. 10, St-Antoine.

cés : Kenilworth 22 fr.; Merce, 25 fr. 50; Aquabelle, 39 fr. 50.

Prix de Virefay (6.000 francs, 2.400 m.). — 1, Valentin, à M. A. Aumont (Ryan); 2, Stella, à M. Jean Stern (G. Clout); 3, Vasco de Gama, à M. Henriquet (A. Woodland) (3 longueurs, 4 longueurs).

Non placés : Rameau d'Or, Tits Bits, Sulblima, Indian God, La Norgère.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 95 fr. Placés : Valentin, 27 fr.; Stella, 21 fr.; Vasco de Gama, 23 francs.

Ajaz.

LES ARMES

Société d'escrime à l'épée

La poule d'honneur de la Société d'escrime à l'épée de Paris a été disputée hier. Elle a donné les résultats suivants :

1^{er}, M. Ivanovitch; 2^e, M. Peigné; 3^e, M. Rodrigues.

La poule ordinaire a été gagnée par M. le vicomte de La Tour du Pin; la poule de Consolation, par M. Crespin.

**

Championnats interscolaires d'épée

Les championnats interscolaires d'épée, organisés par la Société d'escrime à l'épée de Paris, ont obtenu un vif succès. Dans la catégorie des seniors, M. de Sainte-Croix (Buffon) s'est classé premier; viennent ensuite M. Bonne (Buffon), 2^e; M. Picot (Rollin), 3^e; M. Dumas (Condorcet), 4^e; M. Jacque (Rollin), 5^e; M. Hirtz (Condorcet), 6^e; M. Moutard (Condorcet), 7^e; M. de Grouette (Hoche) et G. Roger (Rollin), 8^e.

Dans la catégorie des juniors, le vainqueur a été M. Alary (Carnot), M. Keller (Condorcet), Letort (Rollin), G. Laverne (Hoche), Barthé (Rollin), M. Laverne (Hoche), Reinach (Condorcet), Whiteley (Hoche) et G. Meneau (Condorcet) se sont classés ensuite dans l'ordre où je les nomme.

M. Block a gagné le championnat des minimes, M. Brundebourg est second dans cette dernière épreuve.

Jean Septime.

TIR

Au cercle Volney et au Fusil de chasse

Les membres de la Société de tir du Cercle artistique et littéraire, réunis au stand du Cercle ont disputé plusieurs poules au pistolet au commandement.

Voici les résultats :

1^{re} poule : 1, M. Rabot; 2, Marey.
2^e poule : 1, M. Rabot; 2, Sangnier.
3^e poule : 1, M. Sangnier; 2, J. Marais.
4^e poule : 1, M. Rabot; 2, Marey.
5^e poule : 1, M. Sandoz; 2, J. Marais.

Citons encore parmi les tireurs : M. Perrey, de Marcheville, Moreau, etc.

A la dernière réunion du club le « Fusil de Classe », a été disputé le prix des Muguets.